

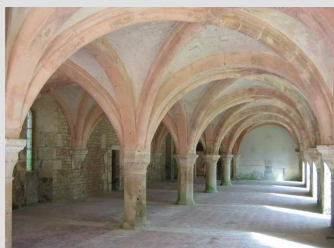
e MAG HISTOIRE et LITTÉRATURE

SOMMAIRE



Chrétien de Troyes, page 2

Le poète et romancier du XII^{ème} siècle a laissé à la postérité une œuvre considérable qui le rendit célèbre dans tous les pays de langues d'origine germanique. Ses romans, inspirés par le mythe du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde, furent imités dans toute l'Europe du Nord.



scriptorium de Fontenay

Le scriptorium, page 4

Le mot scriptorium vient du verbe latin *scribere* qui signifie « écrire » ou « celui qui écrit ». Ce nom désigne l'atelier dans lequel les moines copistes réalisaient des copies manuscrites avant l'invention de l'imprimerie. De nos jours, le scriptorium désigne, par extension, une salle dédiée aux travaux d'écriture.



abbatiale de Corbie

La bibliothèque monacale de Corbie (Somme), page 6

A la fin du 12^{ème} siècle, la bibliothèque de Corbie était l'une des plus importantes de l'Occident chrétien. Elle comptait 370 volumes. A la même époque, Cluny en possédait 570 et Clairvaux 350.

Chrétien de Troyes



Chrétien de Troyes est le plus célèbre poète français du XII^e siècle. Nous ne connaissons de sa vie que peu de chose. On suppose qu'il exerçait la profession de héraut d'armes. Il fut le protégé de Marie, fille du roi Louis VII et l'Aliénor de Poitiers, mariée en 1164 au comte Henri I^{er} de Champagne. Le poète laissa inachevé son « *Perceval* » qui était dédié à Philippe d'Alsace, comte de Flandres et de Vermandois. Celui-ci périt en croisade en 1191. Chrétien écrivait en dialecte de Troyes, assez proche de la langue parlée à Paris et qui ne s'imposait pas encore aux provinces. Comme d'autres poètes de son temps, il débuta par l'imitation de l'antiquité qui inspirait le *roman de Troie* de Benoît de Sainte-More, le *roman de Thèbes* et *l'Eneas*. Il s'inspira notamment des œuvres d'Ovide dont il traduisit, probablement le premier au moyen âge, *L'Art d'aimer*. Il emprunta aux *Métamorphoses* l'épisode de *Progné, Térée et Philomèle*. Cette version a été intercalée, avec d'autres ouvrages anciens d'auteurs inconnus, dans *L'Ovide moralisé*, paraphrase des *Métamorphoses* versifiée au XIII^e siècle par Chrétien Legouais. La *Philomena* a échappé ainsi à la destruction, alors que d'autres œuvres n'ont pas été retrouvées jusqu'à nos jours. C'est le cas, par exemple, du poème sur les amours de Tristan et d'Iseut, qui a peut-être été à l'origine du grand roman en prose, dont la vogue a duré jusqu'à la Renaissance. Notons que les poésies lyriques attribuées à Chrétien par divers manuscrits ne sont pas d'une authenticité avérée.

Il est l'un des premiers à avoir imité au nord de la Loire la poésie provençale. Le reste de l'œuvre du trouvère champenois paraît nous être bien conservé.

Il est également celui qui a probablement créé le roman breton, en introduisant dans la littérature française les personnages mythiques du Roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde. Depuis longtemps, des musiciens et des conteurs en prose colportaient dans les cours anglaises et françaises des légendes celtes. Le merveilleux qui animait ces récits, l'esprit d'aventure et de chevalerie, le rôle de la femme et de l'amour étaient fait pour charmer la société contemporaine de Chrétien de Troyes. C'était une société raffinée et galante, éprise de fêtes et de bel esprit, bien éloignée des mœurs rudes du monde évoqué dans les chansons de geste.

Les successeurs de Chrétien ont imité son style, ses procédés de composition. Ils lui ont emprunté des noms de personnages et de lieux. Ils ont repris les situations et les aventures. Le Roi Arthur et ses chevaliers constituaient des modèles de la courtoisie et des vertus chevaleresques. Grâce à Chrétien de Troyes, cet idéal raffiné de l'homme de bonne compagnie et une conception nouvelle des rapports entre les hommes et les femmes trouvèrent toute leur expression dans les récits de la Table Ronde.

On reconnaît dans *Erec* l'influence des chansons de geste mais ce roman n'est guère qu'une

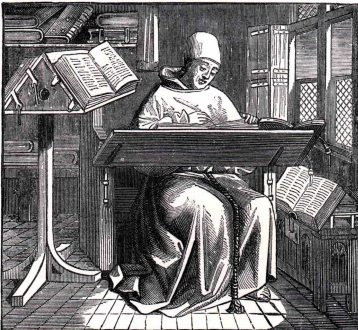
suite d'aventures guerrières, faiblement liées entre elles. Dans *Cligés*, au contraire, le roman met en scène de longs monologues qui traduisent le goût de l'époque pour les émotions tout artificielles d'un amour spirituel et raisonneur sur fond d'une légende orientale. Il est vraisemblable que le conte dont s'est inspiré Chrétien de Troyes soit parvenu en Occident depuis Byzance.

Entre 1164 et 1175, il rédige le *Conte de la Charrette* qui restera inachevé.

Ivain ou le Chevalier au Lion est composé vers 1175. Malgré quelques longueurs, c'est certainement le chef-d'œuvre de Chrétien de Troyes et le meilleur type du roman arthurien.

Le poète et romancier laisse à la postérité une œuvre considérable qui le rendit célèbre dans tous les pays de langues d'origine germanique. Ses romans furent imités dans toute l'Europe du Nord.

Le scriptorium



SCRIPTORIUM MONK AT WORK. (From *Lacroix*.)

Le mot *scriptorium* vient du verbe latin *scribere* qui signifie « écrire » ou « celui qui écrit ». Ce nom désigne l'atelier dans lequel les moines copistes réalisaient des copies manuscrites, avant l'invention de l'imprimerie. De nos jours, le *scriptorium* désigne par extension une salle dédiée aux travaux d'écriture. Le sens du mot a beaucoup évolué au fil du temps.

Il semble qu'il faille attendre le premier quart du IX^{ème} siècle pour que soit attestée la mention "*scriptorium*" dans sa définition actuelle : le fameux plan de Saint Gall le répertorie comme la salle d'écriture de l'abbaye modèle (*infra sedes scribentium*, dit le texte), au rez-de-chaussée, au-dessous de la bibliothèque. Il est indiqué l'emplacement d'une longue table au centre de la salle et de sept secrétaires contre les murs. On trouve également la mention du *scriptorium* chez Alcuin. Cependant, ce n'est qu'au XI^{ème} siècle que cette définition « moderne » sera retenue, en particulier dans les coutumiers monastiques, comme celui de Thierry d'Amorbach, le moine de l'abbaye de Fleury qui le rédigea vers 1004.

Dans le "*Glossaire archéologique du Moyen Âge et de la Renaissance*", Victor Gay nous dit que le terme de *scriptorium* a d'abord désigné l'ensemble constitué par l'étui contenant les plumes et l'encrier. Ce matériel de base, retenus par un lacet ou une chaîne, pendait à la ceinture du copiste. Il est ensuite devenu l'écritoire.

A propos de la salle baptisée *scriptorium*, voici ce que nous en dit Umberto Eco dans son fameux roman « *Le nom de la Rose* » (Editions Grasset, 1996), décrivant la fabuleuse bibliothèque d'une abbaye qui servira de cadre au drame imaginé par son auteur :

« Les places les plus lumineuses étaient réservées aux antiquarii, les enlumineurs les plus experts, aux rubricaires et aux copistes. Chaque table avait tout ce qui pouvait servir à enluminer et à copier : cornes à encre, plumes fines que certains moines affilaient à l'aide d'une lamelle de canif, pierre ponce, pour rendre lisse le parchemin, règles pour tracer les lignes où couler l'écriture. A côté de chaque scribe, ou au sommet d'un plan incliné de chaque table, se trouvait un lutrin, où était posé le manuscrit à copier, la page recouverte de caches qui encadraient la ligne qu'on était en train de transcrire. Et certains avaient des encres d'or et d'autres couleurs. D'autres au contraire ne faisaient que lire des livres, et transcrivaient des notes sur leurs tablettes ou carnets personnels. »

Quant à Bruno Blasselle, il retrace ainsi le dur labeur du moine copiste: « *Dans des conditions parfois rudes, assis sur son banc et s'appuyant sur un pupitre incliné, il écrit sous la dictée ou recopie. Son matériel est simple: encrier d'argile ou corne de bovidé contenant une encre d'origine végétale; plume, le plus souvent d'oie, qui remplace le calame de roseau précédemment utilisé, taillée à l'aide d'un canif; crayon à mine de plomb; règle de bois; compas, et cahiers de parchemin sur lesquels il écrira.* » (Histoire du

livre, volume 1, B. Blasselle, Découvertes Gallimard, 1997.)

Ces scriptoria ne produisent pas uniquement pour le compte des monastères auxquels ils sont rattachés mais ils jouent le rôle de véritables maisons d'édition en produisant des manuscrits pour d'autres monastères et pour les princes et les églises qui leur passent des commandes. Plusieurs grands centres de production rayonnent en Europe à l'époque de la Renaissance Carolingienne (8ème et 9ème siècles) comme Saint Gall en Suisse ou Saint Denis en France. Ils produisent non seulement des ouvrages religieux mais également des textes de la littérature antiques et des recueils juridiques. A partir du 12ème siècle, la multiplication des écoles et des universités entraîne une évolution des métiers du livre et de sa production sans pour autant remettre profondément en cause l'existence et l'utilité des scriptoria. C'est tout naturellement l'invention de l'imprimerie qui bouleversera de manière radicale la fabrication des livres et entraînera la disparition du scriptorium.

La bibliothèque monacale de Corbie



En 657, la reine Bathilde, veuve de Clovis II roi de Bourgogne et de Neustrie, fonda l'abbaye de Corbie. Le Monastère fut établi à l'emplacement du château de Guntland, entre la Somme et la rivière de Corbie dont elle avait pris le nom. Ce domaine jouissait de l'immunité papale et de divers privilèges. En outre, il lui fut attribué le tonlieu de Fos, c'est-à-dire le droit de péage qui lui permettait de recevoir librement par ce port les denrées et épices nécessaires ainsi que du matériel pour son scriptorium (peaux et papyrus).

En 662, une cinquantaine de moines venus de Luxeuil sous la conduite de leur abbé Valbert, s'installèrent dans les locaux qui leur avaient été préparés. Ils suivaient la règle très ascétique de Saint Colomban. Cette règle fut adoucie par la suite par l'application de la règle de Saint Benoît, sous l'autorité d'Erembert. Après avoir défriché leur domaine, les moines le firent cultiver par leur tenanciers et ils se consacrèrent alors à la confection, dans leur scriptorium, de manuscrits qui enrichirent la bibliothèque monastique. Ils en firent l'une des plus importantes de l'Occident chrétien et romain.

A la fin du 12^{ème} siècle, la bibliothèque de Corbie comptait 370 volumes. A la même époque, Cluny en possédait 570 et Clairvaux 350.